

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item Val-Richer, Jeudi 2 août 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

Val-Richer, Jeudi 2 août 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Politique](#), [Politique \(France\)](#), [Posture politique](#), [Réception \(Guizot\)](#), [Relation François-Dorothee](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1849-08-02

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 11

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Jeudi 2 août 1849

7 heures

J'ai été bien heureux hier tout le jour. Je crois que mes hôtes m'ont trouvé bien gai.
Comme notre âme tombe tout entière sous le joug de son impression du moment.

Vous savoir un peu tranquille et être moi-même un peu tranquille, sur votre compte, me suffisait. J'étais presque content comme si vous aviez été là. Ce n'est pas vrai.

J'ai sous les yeux une image de l'extrême éparpillement et dispersion des esprits en France. Mes deux hôtes au fond, pensent et veulent tous deux la même chose; ce sont deux hommes du même parti, et deux hommes d'esprits. L'un croit au retour de la Monarchie pure, l'autre croit au succès définitif tant bien que mal de la République. L'avenir est si obscur et si incertain que des yeux qui y cherchent, et y souhaitent la même chose y voient. des choses contraires. Cela fait peur pour notre destinée et pitié pour l'esprit humain. Tous deux sont fort tristes et inquiets, à cause de la bêtise et de la platitude universelles. Un garde national de Paris disait le 25 février 1848, en criant contre les ouvriers, la populace et l'anarchie : " Puisqu'on leur livre tout, qu'ils nous laissent tranquilles. " Le pays livre soit tout volontiers, l'avenir comme le passé, pourvu qu'on le laissât tranquille. Heureusement que le bon Dieu ne se contente pas à si bon marché que les hommes ; et me permet pas qu'ils soient tranquilles à tout prix. Le Cabinet actuel moins près de tomber qu'on ne le croit. Dufaure et Tocqueville, ses vrais chefs, charmés du régime actuel, comme des acteurs d'une ville de province appelés à jouer sur le théâtre de Paris, et décidés à s'y maintenir. Sincèrement attachés à la République et à la Constitution, et se flattant qu'ils y contiendront le Président. Plus ennemis de Thiers que jamais. Tocqueville a dit à M. de Lavergne : " Il faut que M. Guizot entre dans l'Assemblée ; il n'y a que lui qui puisse nous délivrer de M. Thiers. " M. Molé renonce à l'Empire comme il a renoncé à la fusion. Il renonce même à la Présidence à vie ou décennale. Il faut rester dans la Constitution. Mais quand on en viendra à l'élection d'un président, dans trois ans, il faut que le peuple réélise Louis Napoléon malgré la Constitution qui le défend. Le peuple seul est au-dessus de la Constitution, et peut la violer s'il veut. Tout le monde se soumettra alors. C'est avec cette perspective que M. Molé tâche de calmer un peu les amis impatientes du président ; et de gagner du temps, sa seule politique au milieu de toutes les impossibilités d'aujourd'hui.

J'ai vu un Belge intelligent, et fort au courant de son pays et de sa cour. Le Roi Léopold assuré et tranquille mais supportant avec humeur, quoique patiemment, le joug de son cabinet actuel, les Barrot et les Dufaure de Bruxelles, qui ne lui épargnent pas les impertinences et les désagréments. Onze heures Votre lettre confirme celle d'hier. Vous n'êtes pas mal, et vous verrez de temps en temps M. Guéneau de Mussy. Adieu Dearest, à demain la conversation. La cloche du déjeuner sonne. Adieu. Adieu. G. Vous vous trompez sur le sentiment qui fait dire au Duc de Broglie ce qu'il vous dit. Peu importe du reste. Adieu encore et toujours.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Jeudi 2 août 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-08-02

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 08/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3043>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Jeudi 2 août 1849

Heure 7 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Richmond

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

2384

Wat Rieck. Jeudi 2 Aout 1847
7 heures.

J'ai été bien heureux hier,
tout le jour. Je crois que mes hôtes
en ont trouvé bien gai. Comme notre ami
tombe tout-entièrement sous le joug de son
impression du moment ! Vous saviez un
peu tranquille et être moi-même un
peu tranquille sur votre compte, me
suffisait. J'étais presque content comme
si vous aviez été là. Ce n'est pas vrai.

J'ai pour les yeux une image de
l'extrême éparpillement et dispersion
des esprits en France. Mes deux hôtes,
au fond, veulent et veulent tout deux
la même chose ; ce sont deux hommes
du même parti, et deux hommes d'esprit.
L'un croit au retour de la monarchie
pure, l'autre croit au tout définitif,
tant bien que mal, de la République.
L'avenir est si obscur et si incertain
que des yeux qui y cherchent et y
souhaitent la même chose, y voient
des choses contraires. Cela fait peu

pour notre destinée et pitié pour l'espèce humaine.

Sous deux sont fort tristes et inquiets, à cause de la hêse et de la platitude universelles. Un garde national de Paris disait le 25 Février 1848, en criant contre les ouvriers, la populace et l'aristocratie : « Puisse leur hère touch, qu'ils nous laissent tranquilles ». Le pays hésitait tout volontiers, l'hiver comme le passé, pourvu qu'on le laissât tranquille. Heureusement que le bon Dieu ne se contente pas, à si bon marché que les hommes, et ne permet pas qu'ils soient tranquilles, à tout prix.

Le cabinet actuel avoisinait près de tomber quand on le croit. Dufaure et Tocqueville, les vrais chefs, charmés du régime actuel, comme ils aiment d'une ville de province appelé à jouer sur le théâtre de Paris, se décident à s'y maintenir. Sincèrement attachés à la République et à la Constitution, et de l'autant qu'ils y contiennent le Président. Plus ennemis de Thiers que jamais. Tocqueville a dit à M^r de

Lavergne : « Il faut que M^r Guizot reste dans l'Assemblée ; il n'y a que lui qui puisse nous délivrer de M^r Thiers ». M^r Male' renonce à l'Empire, comme il a renoncé à la fusion. Il renonce même à la Présidence à vie ou de ses maîtres. Il faut rester dans la Constitution. Mais quand on en viendra à l'élection d'un Président, dans deux ans, il faut que le peuple se lève pour Napoléon, malgré la Constitution qui le défend. Le peuple suit et au dessus de la Constitution, il peut la violer. Il faut. Tout le monde se soumettra alors. C'est avec cette perspective que M^r Male' s'achève de calmer un peu les amis impatientes du Président, et de gagner du terrain, la seule politique au milieu de toutes les impossibilités d'aujourd'hui.

J'ai vu un Belge intelligent, et fort au courant de son pays et de sa loi. Le Roi Léopold assuré et tranquille, mais supportant avec humeur, quoique patiemment, le joug de son cabinet actuel, les Barrot et les Dufaure de Bruxelles, qui

ne lui épargneront pas, les importunités et
les désagréments.

Très humble.

Votre lettre confirme celle d'hier. Vous
êtes pas mal, et vous verrez de tout en-
tendre M. Sueur de Mussy. Adieu, adieu,
à demain la conversation. La cloche
du déjeuner sonne. Adieu. Adieu.

Vous vous trompez sur le sentiment qui fait
lire au duc de Broglie ce qui vous lit.
Peu importe du reste. Adieu encore et toujours.